

Avant-propos

En juin 1984, l'Académie française déclarait la guerre aux partisans et partisans de la « féminisation des noms de métiers, de titres et de fonctions ». Cet objectif était pourtant modeste, facile à réaliser, et nécessaire : les femmes ayant enfin obtenu que toutes les professions, toutes les dignités et toutes les fonctions s'ouvrent à elles, il s'agissait que les activités nommées exclusivement au masculin le soient *aussi* au féminin. Depuis quelques années déjà, des féministes étaient passées à l'action un peu partout dans le monde francophone. Au Québec, le gouvernement avait commencé à les suivre.

La France allait-elle faire de même ? Le président de la République élu depuis trois ans y était favorable. À l'initiative d'Yvette Roudy, alors à la tête d'un ministère des Droits de la femme, une commission de terminologie avait été créée en février 1984. Pour l'Académie française, il n'en était tout simplement pas question. Selon elle, l'entreprise relevait « d'un contresens sur la notion de genre grammatical », elle ne pouvait que déboucher « sur des propositions contraires à l'esprit de la langue », qui mettraient « la confusion et le désordre dans un équilibre subtil né de l'usage ». Armés de ce fragile argumentaire mais bardés de certitudes et forts des soutiens qu'ils détenaient dans les grands médias, les Quarante se mirent à confectionner quelques dogmes, à tonner contre les dangereuses activistes qui menaçaient la civilisation, à étriller toute initiative du pouvoir visant à faire avancer ce chantier. En bref, ils entraient en résistance contre cette inexorable décadence de la nation.

Trente ans plus tard, les pays francophones qui s'étaient mobilisés sur la question ont depuis longtemps digéré cette petite révolution linguistique, d'autant que l'usage du féminin quand on parle des femmes est de rigueur dans la langue française. Ils se sont même engagés dans des réflexions plus complexes, destinées à la débarrasser d'autres héritages sexistes, afin de lui permettre d'accompagner la marche vers

l'égalité dont nos sociétés affichent la volonté. Certains en sont à leur troisième guide officiel, ces outils servant à l'homogénéisation des nouvelles pratiques.

La France, elle, demeure globalement à la traîne de ce mouvement. Certes, des progrès sont régulièrement enregistrés dans les usages langagiers de la population et des médias, qui préfèrent de plus en plus suivre les logiques du français plutôt que les illogismes du Quai Conti. Certes, des directives officielles ont continué d'être produites pour encourager ce mouvement, car la demande des intéressées n'a fait que croître. Pourtant, le pays reste soumis à des traditions soigneusement entretenues par des administrations routinières, des partis politiques où les hommes continuent d'être très dominants, des élites attachées au temps où les femmes occupant des postes supérieurs jouaient profil bas, des institutions qui font la sourde oreille... et, au premier chef, par l'Académie française qui conforte tout ce petit monde dans sa défense de l'ordre masculin.

Le présent ouvrage retrace pour partie l'histoire de cette guerre picrocholine, qui n'est d'ailleurs pas tout à fait terminée, en incitant les lecteurs et lectrices à prendre du recul pour en comprendre les origines lointaines. Il donne à voir l'énergie, la violence, la mauvaise foi et le sexisme qui ont été mis au service de ce combat. Il donne à voir, surtout, l'incompétence d'une institution qui se proclame « gardienne » de la langue française, mais dont aucun membre ne maîtrise le *b-a*, *ba* de la linguistique, et qui ne réalise même plus elle-même l'inutile *Dictionnaire de l'Académie* qui est officiellement sa raison d'être.

Parce que ce groupe est persuadé de détenir la vérité, parce qu'il croit devoir l'imposer en vertu d'une « mission » supérieure, parce qu'il estime que toute contestation relève de l'hérésie et qu'elle doit être écrasée, parce qu'il entend que son pouvoir repose sur des croyances et qu'on prenne ses diktats pour les paroles de l'Évangile, nous avons choisi d'en traiter – après tant d'autres – en filant la métaphore religieuse.

On trouvera donc dans ce livre, après une brève présentation des ambitions de la maison depuis sa création (« Le Saint-Siège ») et un rappel des événements qui, à partir des années 1980, déclenchèrent

ses colères (« Les offenses »), une liste des douze dogmes qui lui servent de feuille de route, accompagnés des réfutations qui peuvent leur être opposées (« Les points de doctrine »). On sera alors mieux à même de juger ses déclarations officielles (« Les bulles »), puis de goûter quelques-unes des meilleures dissertations des croisés (« Les exégèses »), sans parler des pathétiques lettres adressées, en désespoir de cause, aux autorités (« Les suppliques »). Pour clore, un dernier bouquet de versets parmi les mieux sentis (« Le chapelet des perles ») servira de synthèse à cette guerre sainte menée contre l'égalité des sexes et contre la langue française par nos illustres Immortel·les.